

Autodérision et identité

Alain Roy

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. (2019). Autodérision et identité. *L'Inconvénient*, (78), 3–5.

Autodérision et identité

ÉDITORIAL **Alain Roy**

Pourquoi s'intéresser au sujet de l'autodérision ?

Dans son sens restreint, l'autodérision peut être définie comme une figure de rhétorique ou un procédé, auquel ont notamment recours les professionnels de l'humour, entre autres plaisantins. Au lieu de se moquer d'autrui, le rieur retourne contre lui-même l'arme de la dérision. Suivant le jargon de la linguistique, ce procédé s'appuie donc sur un dédoublement de l'énonciateur, qui occupe simultanément la position du moqueur et celle du moqué.

L'autodérision est cependant bien plus qu'une simple figure ou procédé, comme en témoignent les textes de nos collaborateurs à ce dossier. Elle traduit une manière d'être au monde, un état d'esprit, un type de regard que l'on jette non seulement sur soi, mais sur le genre humain. Véhiculant une conscience aiguë des ridicules, l'autodérision constitue un art du recul, de la distanciation de soi. Elle est ainsi proche parente de l'ironie, dont elle souligne, ajouterais-je, la direction souhaitable. Il est assez facile, en effet, d'exercer notre ironie contre tout un chacun, contre les mille et un objets de nos détestations ; mais la diriger *contre soi-même*, pratiquer une ironie générale visant le genre humain, *nous inclus*, voilà qui demande un peu plus d'effort et de discipline... La pratique de l'autodérision relèverait ainsi d'une certaine forme d'ascèse ; elle pourrait même constituer un instrument d'élévation morale.

•

La réalité n'est, hélas, pas aussi édifiante... Dans sa savoureuse contribution où il décrit avec humour et sincérité son parcours d'écrivain, Gilles Archambault nous fait bien voir toute l'ambiguïté de la posture autodérisionnelle. D'un côté, elle peut découler du désir noble d'échapper à la fa-

tuité et de ne pas se bercer d'illusions ; de l'autre, elle peut comporter une part de ruse, voire de mystification, en colportant une image avantageuse de soi.

Au premier coup d'œil, l'individu qui pratique l'autodérision nous semble humble, parce qu'il se montrerait tel qu'il est, avec ses défauts, mais qu'en est-il vraiment ? Ne s'agit-il pas d'une subtile stratégie pour se rehausser en faisant mine de se rabaisser ? En tant que « performance publique », l'autodérision crée une relation asymétrique entre le moqueur et les autres rieurs : celui qui pratique l'autodérision, nous l'avons dit, se moque *de lui-même* ; mais les autres, le public devant lequel il fait ses moqueries, ceux-là ne rient pas d'eux-mêmes, ils rient *du moqueur*. L'autodérision place donc celui qui la pratique dans une position distincte face aux autres, une position qui lui confère une sorte de supériorité morale ou psychique, comme si le moqueur, par son acte de bravoure humoristique, se trouvait à proclamer : « Voyez comme vous êtes tous en train de rire de moi. Mais seriez-vous capables, comme je le fais ici et maintenant devant vous, de rire de vous-mêmes ? Oseriez-vous révéler comme moi toutes vos petites choses ? » En se rabaisant, le moqueur se place paradoxalement au-dessus des autres ; grâce à l'alibi de l'autodérision, le faux modeste peut donner libre cours à son immodestie.

Second problème : qu'en est-il au juste de la vérité de sa « confession » ? L'autodérision est-elle sincère ? Dans son analyse très fine de l'affaire Louis C.K., humoriste américain passé maître dans l'art de l'autodérision mais épinglé dans la tourmente #MeToo, Laurence Côté-Fournier démontre que l'autodérision peut être partielle et qu'elle n'est pas gage d'une haute moralité dans la vie réelle : on peut en effet se moquer publiquement de travers plus ou moins

inoffensifs, tout en gardant dans l'ombre d'autres défauts plus gênants. Or, l'autodérision, par l'effet qu'elle produit, tend justement à cacher cela, elle confère à celui qui la pratique comme un brevet d'authenticité. C'est le fameux mot de Sénèque : « On ne se moque de qui rit de lui-même. » Quoi de plus commode pour celui qui, voulant cacher quelques squelettes, peut détourner l'attention vers ses menus travers ? Le cas de Louis C.K. est d'autant plus fascinant que l'homme en fait ne mentait pas, comme s'il avait usé du stratagème imaginé par Edgar Allan Poe dans *La lettre volée* : pour cacher l'objet recherché, le laisser simplement aux yeux de tous, où personne ne le remarquera. Dans un des épisodes de la série *Louie*, le personnage de l'humoriste aborde ouvertement la question des comportements sexuels déplacés, de sorte que le public, en raison du brevet d'intégrité que confère l'autodérision, en vient à croire naturellement qu'il serait incapable d'un même comportement dans la vraie vie.

Celui qui pratique l'autodérision consent à ce que les autres rient de lui ; en revanche, l'autodérision le laisse maître du jeu, puisque c'est lui-même qui décide *de quoi l'on rit*. Tandis que les autres rient, c'est lui qui parle. Faire rire les autres serait-il aussi une façon de les faire taire ? Durant le temps de sa performance, celui qui pratique l'autodérision est maître de la parole.

•

Mais l'est-il complètement ? L'une des questions les plus fascinantes qui émergent des textes de nos collaborateurs est la suivante : qu'est-ce qui amène tel groupe ou individu à pratiquer l'autodérision ? Certains groupes ou types de personnes partageraient-ils une prédisposition pour cette forme d'humour ?

Dans son essai intitulé « Rire des Belges, avec les Belges, malgré les Belges, contre les Belges... », le poète et romancier Frédéric Saenen nous plonge au cœur de ces questions en s'interrogeant sur le sens de la « belgitude », dont il rappelle pour nous la définition Wikipédia : « La belgitude est l'étendue de l'interrogation identitaire des Belges avec le sens aigu de l'autodérision qui les caractérise. » Selon l'encyclopédie, l'identité de cette petite nation serait donc liée à une propension à rire de soi, dont Saenen retrace les principales manifestations dans la culture de son pays, depuis l'icône risible du Manneken-Pis jusqu'à Jacques Brel, en passant par Magritte, le surréalisme belge et le film déjanté *C'est arrivé près de chez vous*. D'où viendrait cette disposition des Belges ? À la fin de son texte, Saenen avance une hypothèse troublante : « Les Belges ne se racontent pas d'histoires belges. » Ceux qui les racontent, ce sont les Français, dont les humoristes ont longtemps pris pour cible leurs

voisins du Nord notamment pour se moquer de leur accent (les Québécois pourront ici se reconnaître). Le penchant des Belges pour l'autodérision découlerait ainsi de *l'intériorisation du regard de l'Autre*, regard empreint de dérision (et même de haine dans le cas de Baudelaire et de son pamphlet inachevé contre les Belges) : « Le regard que nous portons sur nous-mêmes est en fait largement calqué sur le regard français, empreint de stéréotypes ». Et Saenen de demander : « La fameuse autodérision des Belges ne serait-elle au final qu'une vue de l'esprit élaborée de l'extérieur, façon de légitimer son existence grâce à celle d'une moquerie à leur rencontre, et dont ils auraient docilement intégré le principe après dressage et conditionnement, en fidèles et meilleurs amis des Français ? » L'autodérision à la belge découlerait ainsi de « la recherche d'une approbation dans le regard de l'Autre ».

Non seulement cette analyse semble psychologiquement crédible et vraisemblable (elle recoupe les analyses de Memmi sur la psychologie du colonisé), mais elle est des plus pertinentes pour nous, Québécois, compte tenu de notre égale propension pour l'autodérision. Comme le démontre éloquemment l'historien Robert Aird, spécialiste de l'humour au Québec, l'autodérision est un procédé que nos humoristes ont utilisé presque systématiquement tout au long du 20^e siècle. On ne compte plus le nombre de figures du répertoire humoristique national qui relèvent de l'autodérision, que l'on pense, par exemple, aux personnages de Clémence DesRochers et d'Yvon Deschamps, à ceux de *La petite vie*, de RBO, à Elvis Gratton ou, en reculant un peu plus loin, aux personnages de Baptiste Ladébauche, Jean Narrache et Fridolin. Pour Aird, ces personnages ne sont pas que des exemples loufoques d'individus originaux, ils incarnent des traits de la personnalité collective : « Jusqu'à Elvis Gratton, l'autodérision s'en prend aux Québécois francophones en tant que communauté politique et sociologique exploitée, opprimée et à l'existence fragile. » En riant de ces personnages, nous rions « de nous-mêmes en tant que Canadiens français ou Québécois » ; nous rions du Québécois soumis et culturellement infériorisé. Avec l'arrivée des humoristes qui se mettent à pratiquer le *stand-up* à l'américaine dans les années 1980, « l'autodérision est passée du *nous* au *je* », note l'historien, mais elle retrouve paradoxalement le *nous* dans le lien que tisse l'humoriste avec son public en se moquant de sa vie tout aussi ordinaire que celle de ses spectateurs.

À la lumière de l'exemple belge, on doit naturellement se poser la question : cette affection des Québécois pour l'autodérision ne leur vient-elle pas de l'intériorisation d'un regard dépréciatif extérieur (français en partie, surtout anglais) ? L'humour juif, fondé lui aussi sur l'autodérision, est une autre illustration frappante du même

mécanisme psychologique. Pourquoi y aurions-nous échappé ? Il y a là de quoi méditer : chaque année, des foules de Québécois se massent dans des salles de spectacle pour s'esclaffer de rire ; mais pendant qu'ils s'esclaffent, se tapent sur les cuisses et se tiennent les côtes, ont-ils conscience de communier à une sorte d'atavisme inconscient, de participer à une catharsis collective visant à « métaboliser » le regard méprisant qu'ils auraient intériorisé ? Le politique s'insinue parfois là où on ne l'attend pas...

•

On pourrait en conclure que l'autodérision est la forme d'humour des faibles et des méprisés. Une forme d'humour qui ne serait donc pas librement choisie, mais dictée par les rapports de force entre les groupes ou individus qui la pratiquent et les autres groupes qui les dominent.

Le deuxième cas de figure qu'évoque Côté-Fournier dans son article semble confirmer cette hypothèse. C'est celui de l'humoriste australienne Hannah Gadsby, dont le spectacle *Nanette* (diffusé sur Netflix) relate les difficultés qu'elle a dû affronter en tant que lesbienne dans sa petite ville de Tasmanie. L'autodérision occupe une place centrale dans l'humour de Gadsby, mais au milieu de son monologue, elle rompt avec les codes du genre et se met à déconstruire le fonctionnement même de l'autodérision dont elle vient de faire usage et à laquelle elle annonce vouloir renoncer : « Je me rabaisse pour parler, pour avoir le droit de parler. » Pour des personnes déjà marginalisées, explique-t-elle, l'autodérision, « ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation ».

Dans ces paroles de Gadsby, on entend la colère du moi souffrant qui ne veut plus rire de lui-même pour amadouer le dominant, qui souhaite adopter une forme de parole ou d'humour librement choisie, non dictée par le regard rabaisant de l'Autre. Comme s'il y avait, dans le recours même à l'autodérision, une sorte de bassesse ou de servilité. « Il faut être en position de force pour rire de soi et en ressortir plus puissant », écrit Côté-Fournier.

•

Si ce désir de rompre avec l'autodérision se comprend, je me demande s'il n'est pas lié surtout à une disposition intérieure (la volonté de remplacer le rire comme échappatoire par une forme de lutte ou de dénonciation plus affirmée) plutôt qu'à un vice fondamental qui affecterait l'autodérision en son principe. En se moquant de lui-même, le faible ne fait pas que s'humilier : il dévoile la dynamique des rapports de force entre forts et faibles. Il se distancie aussi de lui-même en se montrant en tant qu'objet rabaissé par le regard de l'Autre, autrement dit en tant qu'objet

tout court. L'autodérision permet ainsi de dévoiler les identités factices que les forts imposent aux faibles, elle permet au faible de se défaire de sa dépossession pour se reposséder. À l'instant même où le faible pratique l'autodérision, il se situe dans un lieu radicalement autre : il a déserté la scène du moi souffrant pour se propulser dans un espace de détachement où les mesquineries ne l'atteignent plus ; il atteint une sorte de conscience impersonnelle qui transcende les puériles querelles de distinction entre forts et faibles. L'autodérision révèle alors l'humanité dans la nudité de ses ridicules. La faiblesse dont se moque le moqueur, ce n'est pas seulement la sienne : c'est la faiblesse de tous.

Le romancier David Homel arrive à une conclusion similaire, me semble-t-il, dans son essai lucide et senti où il nous permet d'entrer dans les arcanes de son processus créateur. Au cours des dernières années, la scène des politiques identitaires s'est reconfigurée ; et c'est ainsi qu'il s'est trouvé « déracisé » de ses origines juives (car pour que certaines personnes soient racisées, nous rappelle-t-il, d'autres doivent être déracisées) : « Auparavant, j'appartenais à une minorité au mieux traitée avec mépris, au pire assassinée ; maintenant, je suis un oppresseur. Je suis devenu un blanc. » En tant que juif, il a ainsi perdu sa place « au sein de la communauté des opprimés ». Sa déracination pourrait susciter sa « colère culturelle » parce qu'elle le coupe de ses racines ; mais il ne souhaite pas s'y abandonner, car elle lui a malgré tout apporté quelque chose de positif : elle lui a permis de retrouver une liberté créatrice, de s'intéresser à des sujets qui ne sont pas directement liés au passé familial, telle que la vie secrète de Miss Coyle, voisine de son quartier d'enfance à Chicago : « Peut-être que le temps est venu pour moi de m'inspirer d'autres sujets et d'autres identités, ce qui est toujours une bonne chose pour un écrivain. »

•

En cette époque marquée par les raidissements identitaires et la tentation de segmenter la société en groupes rivaux, il me semble que l'autodérision, en dépit de toutes ses ambivalences et ambiguïtés, demeure une disposition précieuse, un moyen efficace pour ne pas fétichiser outre mesure ce que nous croyons être. Nous venons tous de quelque part, oui, mais les identités sont faites de hasards et elles sont mouvantes. Nous subissons tous le poids des déterminismes, mais devons-nous pour autant renoncer à toute liberté ? Sortir de soi, de ce moi de circonstance qui nous a été imparti, n'est-ce pas aussi ce que nous recherchons à travers l'humour, les arts et la littérature ? ■